

tées. C'est par là même le plus suspect, au point de vue historique, pour l'École de Tubingue¹.

Quant au quatrième Évangile, celui de saint Jean, c'est par lui que Baur avait commencé sa critique des biographies du Seigneur. A l'en croire, il n'a pas été composé au premier, mais au second siècle. Ce n'est pas une œuvre historique, c'est une œuvre théologique. Les données historiques qu'il renferme ne sont qu'un canevas sur lequel l'auteur brode et dessine ses idées spéculatives. Le contenu de cet écrit, le genre de la composition, le plan général, tout manifeste sa tendance dogmatique et idéale. Le prologue suffit à lui seul pour révéler son dessein. Le contraste qui éclate à toutes les pages entre la lumière et les ténèbres, la vie et la mort, l'esprit et la chair; la vigueur dramatique des touches, l'insistance avec laquelle toutes ses idées sont mises en relief sont autant de preuves du but que poursuit l'Évangéliste : celui de déduire de l'idée fondamentale du *Logos* ou Verbe fait chair toutes les conséquences qui en résultent. Dans cette œuvre définitive, qui couronne l'œuvre apostolique, toutes les contradictions des premiers temps sont effacées dans une large synthèse; gnosticisme et montanisme sont fondus ensemble dans le catholicisme; les torrents troublés qui ne voulaient point mêler leurs eaux, quand ils étaient encore dans le voisinage de leur source, coulent maintenant en silence

¹ *Kritische Untersuchungen über die canonischen Evangelien*, in-8°, Tubingue, 1847; *Das Markusevangelium nach seinem Ursprung und Charakter*, in-8°, Tubingue, 1851.

dans le lit large et tranquille du fleuve qui les a absorbés. Le quatrième Évangile est la conclusion et le terme du développement théologique du premier et du second siècle (vers l'an 170)¹.

Il suit de là que l'Apocalypse et le dernier de nos Évangiles ne peuvent avoir le même auteur; puisque leurs tendances sont diverses, leur date est diverse également. Chose curieuse, au III^e siècle, saint Denys d'Alexandrie, pour réfuter plus aisément le millénariste égyptien Nepos, soutint aussi que le quatrième Évangile et l'Apocalypse n'avaient point été écrits par le même personnage. Les principales raisons qu'il alléguait, presque toutes philologiques et critiques, ont été renouvelées par le professeur de Tubingue. Seulement la tradition qui rapporte à saint Jean le quatrième Évangile était si bien établie que c'est l'Apocalypse qui est refusé à l'Apôtre par le savant évêque². Tous les deux se sont trompés en ne tenant pas suffisamment compte des données historiques dans une question d'histoire, mais Baur a erré bien plus gravement que Denys.

Jusqu'à présent, par un phénomène singulier, Baur qui consacrait tant de recherches et de travaux à l'étude des origines du Christianisme ne s'était point préoccupé de déterminer la part qu'avait eue à son établissement celui qui lui a donné son nom, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est le propre de ces esprits qui vivent dans les

¹ *Theologische Jahrbücher*, 1844.

² S. Denys d'Alex., *De promiss.*, 3-7, t. x, col. 1244-1249. S. Denys croit d'ailleurs à l'inspiration de l'Apocalypse. Dans Eusèbe, *H. E.*, VII, 24-25, t. xx, col. 691.

abstractions d'oublier parfois, dans la solution des problèmes qu'ils se posent, quelques-uns des éléments les plus essentiels. Peut-être aussi le professeur de Tübingue pressentait-il que Jésus serait pour son système la pierre d'achoppement qui le réduirait en poudre, comme Daniel annonce que le sera le Messie pour l'empire romain. Un jour vint cependant où Baur fut obligé de dire sa pensée sur le Christ. Nous allons voir à quelle occasion.

Ce qui attire souvent le plus l'attention des hommes, ce n'est pas la vérité même de ce qu'on enseigne, mais la nouveauté de l'enseignement; dans notre siècle surtout, on conquiert plus rapidement la réputation et la gloire par le paradoxe que par la sagesse et le bon sens; il suffit qu'un maître s'élève avec éclat contre les idées reçues pour qu'il ait un succès de vogue et que les disciples affluent autour de sa chaire. Non seulement Baur eut de nombreux élèves, mais il fonda une véritable École. On peut en rapporter la naissance à la date de 1842, époque où elle eut un organe spécial dans les *Theologische Jahrbücher*. Elle dura à peu près jusqu'en 1857, où disparut le recueil qui était comme le signe et l'expression de son existence. Les théories nouvelles de Baur avaient fait grand bruit en Allemagne; l'élite de la jeunesse protestante se pressait autour de sa chaire, et l'ascendant du professeur fut tel qu'il put lui communiquer son impulsion pendant une quinzaine d'années et la faire travailler dans le sillon qu'il avait déjà ouvert. Tous, à sa suite, s'occupent des origines du Christianisme et du canon du Nouveau Testament. C'est là la

mission et la raison d'être de l'École. Nous voyons d'abord autour de lui M. Édouard Zeller, qui en est devenu l'historien, et le souabe Albert Schwegeler († 1857); puis Planck, Reinhold Köstlin, Albert Ritschl, et plus tard enfin Adolphe Hilgenfeld, Gustave Volkmar, Tobler, Keim, Holsten, etc., tous jeunes gens de talent, pleins d'ardeur et aussi d'espérances, convaincus qu'ils étaient les compagnons et les auxiliaires d'un nouveau Christophe Colomb qui avait découvert dans l'histoire un monde jusque-là inconnu. Les déceptions ne devaient pas tarder à se faire sentir, mais on se mit à l'œuvre avec toute la confiance du jeune âge. Il fallait d'abord marcher à de nouvelles conquêtes. Le maître n'avait encore que déblayé le terrain, il n'avait fait que de la critique négative; le moment était venu de bâtir. Cette histoire primitive que Baur avait analysée, critiquée, débrouillée, on devait la reprendre et la reconstruire à neuf. Emportés par la fougue de la jeunesse, les élèves marchèrent plus vite que le maître dans cette œuvre de restauration. M. Zeller en 1844, Schwegeler en 1846¹ ouvrirent la voie. Schwegeler en partie complète, en partie devance Christian Baur. D'après lui, la doctrine catholique sort à la fin du second siècle de l'ébionitisme juif des premiers Apôtres, sous l'influence toujours croissante du paulinisme qui, déposé comme un levain au premier siècle dans la secte chrétienne, a fini par faire fermenter toute la masse.

¹ *Das nachapostolische Zeitalter in den Hauptmomenten seiner Entwicklung*, 2 in-8°, Tübingue, 1846.

Quant à la part de Jésus-Christ dans la fondation du Christianisme, Schwegler l'oublie ou la néglige comme insignifiante, ainsi que l'avait fait son maître¹. Il ne pouvait pourtant en être toujours ainsi et cette question capitale devait devenir la pomme de discorde dans le camp des Tubingiens. Planck, Köstlin et plus encore Ritschl voulurent combler la lacune trop visible de l'œuvre de leurs devanciers. Ils soutinrent que l'enseignement de Jésus d'abord, puis celui de Paul, avaient été le principe même du Christianisme, et que le Christianisme judaïsant de Pierre et des autres Apôtres était une conception mesquine et étroite, destinée à disparaître. Ces idées déplurent aux autres membres de l'École de Tubingue et la guerre civile éclata dans son sein. Autant ils avaient été d'accord pour détruire, autant ils allaient se montrer divisés pour édifier. Leur propre histoire n'allait point confirmer les théories de leur chef sur l'origine du catholicisme : la période de conciliation dans laquelle s'étaient confondus les éléments divergents aux premiers siècles ne devait jamais luire pour eux.

La querelle s'était tellement envenimée en 1851 et 1852 que le maître dut intervenir pour tâcher de rétablir la paix en prononçant sa sentence, c'est-à-dire en faisant connaître son opinion personnelle sur le point en litige. Il publia en 1853 son *Histoire de l'Église pen-*

¹ Il dit dans une note, *Das nachapostolische Zeitalter*, t. 1, p. 148, qu'il omet à dessein d'en parler : « J'ai évité volontairement, dit-il, la question de Jésus, parce qu'on n'en sait rien. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que la spiritualisation et la transfiguration du judaïsme, et spécialement la notion messianique doit être son œuvre. »

*dant les trois premiers siècles*¹, destinée à produire la conciliation et l'union. Nous y trouvons comme la dernière expression de sa pensée et ses vues générales sur l'histoire de l'Église tout entière. Baur est toujours sous l'influence de la philosophie de Hegel et il exprime ses conceptions dans le jargon hégélien. C'est assez dire que son langage est souvent vague, nuageux, obscur. Schleiermacher avait eu le tort de confondre le point de vue idéal et le point de vue historique. L'idéal n'existe pas en histoire; il n'existe que dans nos abstractions. L'idée ne s'épuise pas dans un seul individu, elle s'épanouit et se développe par une évolution régulière et nécessaire, qu'il appelle *Process*, dans la succession des âges et dans toute l'humanité. Ce *Process* est soumis à des lois dialectiques. L'histoire devient ainsi un mouvement purement logique. Conformément à ces principes, l'essence du Christianisme, ce n'est donc pas la personne de Jésus-Christ, c'est une idée abstraite. Cette idée abstraite peut se définir : le sentiment de l'union de l'homme avec Dieu, ou, en d'autres termes plus philosophiques, la conscience que l'esprit humain a prise en Jésus de Nazareth de son identité intime avec l'esprit absolu. De la divinité de Jésus-Christ, il ne saurait en être question. Cette identité intime de l'esprit humain avec l'esprit absolu, qui constitue le Christianisme, ainsi confondu avec le panthéisme, se compose de deux élé-

¹ *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, in-8°, Tubingue, 1853; 2^e édit., 1860; 3^e édit., 1863.

ments. Le premier, c'est la morale, ramenée à un principe intérieur et affranchie de tout lien extérieur et matériel; le second, c'est l'universalisme, qui est la conséquence de la spiritualisation de la loi morale. Analysez le sermon sur la montagne et les principales paraboles évangéliques, vous n'y trouverez que ces deux éléments. Jésus-Christ n'en est pas l'inventeur; ils existaient avant lui; on n'a point de peine à les découvrir dans la philosophie hellénique de l'école de Socrate, d'une part, et, d'autre part, dans le judaïsme alexandrin et dans l'essénisme. Qu'y a-t-il donc de neuf dans le Christianisme? Rien. Baur ne s'inquiète pas de nous apprendre où Jésus et ses Apôtres avaient été initiés à l'enseignement des sages de la Grèce, et il conclut sans balancer que l'idée chrétienne n'est pas descendue toute faite du ciel sur la terre; elle a été longuement préparée et élaborée dans les siècles qui ont précédé notre ère. Le rôle de Jésus a été de représenter un moment capital dans la marche évolutive de cette idée : il l'a vivifiée en la jetant dans le moule juif du messianisme¹, et il lui a fait ainsi conquérir le monde. Mais ce n'était là qu'une étape dans la voie du progrès. Cette forme temporaire de l'idée abstraite devait disparaître comme les autres formes caduques qui l'avaient précédée. La fusion de l'élément universaliste ou paulinien avec l'élément particulariste ou pétrinien amena de nouvelles et notables transformations. Quand les deux partis s'entre-choquè-

¹ *Kirchengeschichte der drei ersten Jahrhunderte*, 1863, p. 16, 26, 6, 36.

rent, une lumière nouvelle jaillit, vive et éclatante. Chacun des deux contenait un principe de vie qui persista, et leur union forma l'Église catholique, dénomination complexe où le mot catholique indique la part introduite par Paul dans la doctrine nouvelle et où le mot Église, de couleur et de sens judaïsant, rappelle la part apportée par Pierre, c'est-à-dire la constitution hiérarchique de la société chrétienne, la suprématie du clergé et de la papauté, l'assujettissement de l'empire au sacerdoce, qui sont tout autant de legs de la loi ancienne. Ce « moment, » dans l'histoire de l'évolution de l'Être, a duré pendant tout le moyen âge. Avec la Réforme commence une période nouvelle. Jusque-là le pétrinisme avait prédominé. Le principe protestant du libre examen fait triompher de nouveau l'esprit de Paul, il porte le coup mortel au vieux dogme catholique, et de ses cendres sort la philosophie générale de l'esprit humain que le XIX^e siècle a eu l'honneur d'inaugurer avec tant d'éclat¹.

Assurément il y a dans ces conceptions de Baur une certaine ampleur de vues et ses aperçus sont aussi larges que hardis. Ces qualités, toujours rares parmi les hommes, nous expliquent son succès. Toutefois, il ne suffit pas de concevoir fortement un système et de déduire logiquement les conséquences d'un principe pour élever un édifice durable. Il faut de plus que le fondement sur lequel il repose soit le roc solide de la vérité, sinon, après avoir ébloui un instant, ce monument aux

¹ Cf. A. Sabatier, dans l'*Encyclopidie des sciences religieuses*, t. II, p. 122-126.

apparences magnifiques, qui séduisait le regard par ses lignes grandes et simples, chancelle et menace ruine. On a beau l'étayer, bientôt il s'écroule, parce qu'il est bâti sur le vide. Baur a voulu faire de l'histoire sans le secours des documents historiques ou à l'encontre de ces documents, semblable à un architecte qui prétendrait construire un palais sans pierres et sans matériaux solides. L'histoire du Christianisme ne s'édifie point avec les principes métaphysiques de Hegel ni avec des conceptions subjectives et *a priori*, comme celles de Baur¹; ce sont là des bulles de savon qui ne tardent pas à crever; il ne s'agit pas de chercher dans les deux premiers siècles de notre ère les traces des dissensions de partis, pour en conclure que c'est de ces dissensions qu'est sorti le Christianisme; il faut étudier tous les côtés de la question, discuter tous les témoignages, et en tirer les conséquences qui ressortent des faits, non celles qu'on avait déjà caressées dans son imagination. Ce n'est pas par leurs *tendances* vraies ou supposées qu'on doit déterminer l'âge des écrits canoniques, c'est par le témoignage et les sources anciennes. Baur, en méconnaissant ces règles, n'a fait qu'une œuvre fragile dont il a vu lui-même la chute. Son grand ouvrage sur les trois premiers siècles de l'Église, destiné à empêcher la ruine de son école, ne servit qu'à la précipiter.

¹ La manière purement subjective dont Baur conçoit l'histoire se trahit jusque dans son style. Le moi, *ich*, revient à tout instant dans ses Préfaces et l'on y rencontre à chaque pas des expressions comme celles-ci : *meine Ansicht*, *mein Standpunkt*, *meine Geschichtsanschauung*, etc., *loc. cit.*, p. VI, IX.

Quelques-uns de ses disciples se retirèrent sous leur tente, n'ayant plus rien à dire après le maître. D'autres le combattirent d'une manière plus ou moins discrète, atténuant ses erreurs sur certains points, les aggravant sur d'autres. Zeller abandonna le domaine de la théologie, qui, d'après Baur, n'était plus devenue qu'une branche de la philosophie générale, et il composa une histoire de la philosophie grecque. Schwegler se tourna du côté de l'histoire romaine. Les autres Tubingiens, moins intimement liés à leur chef, s'émancipèrent. Ritschl, dans la première édition de *l'Origine de l'ancienne Église catholique*¹, en 1850, avait déjà rectifié une partie des erreurs de Baur, en relevant ce qu'il y avait de vague et de mal défini dans les termes de paulinisme et de pétrinisme; dans la seconde édition du même ouvrage, en 1857, il rompit définitivement les liens qui l'attachaient au maître et rentra dans les anciens sentiers. Hilgenfeld fonda en 1858 la *Revue pour la théologie scientifique*², à la place des *Annales théologiques*, morts en 1857, et s'y écarta sur plusieurs points des idées capitales de Baur. Dans son ouvrage principal, *Introduction au Nouveau Testament*, il admet l'authenticité de trois Épîtres de saint Paul rejetées par son ancien maître, la première aux Thessaloniens, celle à Philémon et celle aux Philippiens; il assigne également aux deux premiers Évangiles une date plus ancienne,

¹ Ritschl, *Die Entstehung der altkatholischen Kirche, eine kirchen- und dogmengeschichtliche Monographie*, in-8°, Bonn, 1850.

² *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*.

vers l'an 70 ou 80, et place la composition du quatrième, non plus vers l'an 170, mais au commencement du second siècle¹. Volkmar soutient que l'Évangile de saint Marc qui, d'après Baur, était le troisième dans l'ordre chronologique, doit, au contraire, être regardé comme le premier. La plupart des anciens Tubingiens s'accordent aussi à reconnaître qu'il faut adopter une méthode plus historique que celle de Baur. En même temps que ses anciens disciples l'abandonnent, à Tubingue même, au sein de l'université, théâtre de ses premiers triomphes, il s'opère contre lui une véritable réaction, sous l'influence d'un nouveau professeur, C. Beck, qui attire autour de sa chaire la jeunesse nouvelle, tandis que la solitude se fait autour de Christian Baur. On peut dire qu'il se survécut à lui-même. Quand il descendit dans la tombe en 1860, son école ne subsistait déjà plus².

Cependant, quoique l'École de Tubingue soit morte avec son fondateur, l'influence de Baur n'en a pas moins

¹ *Die historisch-kritische Einleitung in das Neue Testament*, in-8°, Leipzig, 1875, p. 239, 331, 333, 464, 517, 738.

² Baur avait été vivement combattu pendant sa vie par un grand nombre de théologiens protestants et il leur avait tenu tête à tous. Hengstenberg l'attaqua au sujet des Épîtres pastorales (*Evangelische Kirchenzeitung*, nos 36 et 37, 1837); il lui répondit dans son *Abgenöthigte Erklärung (Zeitschrift für Theologie, 1836, Heft 4)*. A la critique de H. W. Thiersch, *Versuch zur Herstellung des historischen Standpuncts für die Kritik der neutestamentlichen Schriften*, in-8°, Erlangen, 1845, il opposa : *Der Kritiker und der Fanatiker in der Person des Herrn Thiersch*, Stuttgart, 1846 (Thiersch lui répliqua la même année). Etc. Voir les autres publications pour et contre dans le *Kirchen-Lexicon*, t. II, 1883, p. 73-74.

été considérable. Il avait enseigné à Tubingue pendant trente-quatre ans. Les auditeurs avaient afflué à ses cours de tous les points de l'Allemagne et de la Suisse, et de retour dans leur patrie, ils y étaient devenus les propagateurs de ses idées. Ceux mêmes de ses disciples qui devaient un jour l'abandonner avaient contribué à rendre célèbres sa méthode et ses opinions, et si une partie de ses théories a été condamnée, une autre partie lui a survécu. Son œuvre n'a pas été d'ailleurs complètement inutile. Depuis que le rationalisme a relevé la tête en Allemagne, il a imité Saturne, il a dévoré ses propres enfants. Le rationaliste du lendemain s'est chargé de renverser et de détruire celui de la veille; Eichhorn a combattu Reimarus, Paulus a supplanté Eichhorn, Strauss a terrassé Paulus; le fondateur de l'École de Tubingue, à son tour, a eu pour mission de démolir l'œuvre de Strauss.

Purement négative, la première critique de Strauss laissait subsister sans l'expliquer l'apparition historique du Christianisme et la valeur immense de ce fait dans l'histoire. On peut dire que personne mieux que Baur n'a senti et fait comprendre l'insuffisance historique de la *Vie de Jésus*, où tout le Christianisme se résolvait en quelques légendes d'origine mystérieuse et d'un sens arbitraire... [Strauss] n'a à aucun degré le sentiment de l'histoire; il remplace l'explication naturelle des faits chrétiens par l'explication mythique, mais il ne dépasse pas le point de vue borné d'un dogmatisme subjectif. Comme les rationalistes, il condamne le dogme du passé au nom du dogme du présent; il n'explique ni le développement positif du dogme chrétien, ni la

formation du canon du Nouveau Testament... Rien n'a autant fait vieillir la célèbre *Vie de Jésus* de Strauss que les recherches historiques de Baur. Personne ne l'a mieux réfutée, parce que personne n'en a mieux révélé l'étroitesse et l'insuffisance. En vain Strauss, trente ans plus tard, a-t-il essayé de rafraîchir et de rajeunir son système dépassé et vaincu en rédigeant une nouvelle vie de Jésus; en vain a-t-il tenté de marier, malgré leur incompatibilité de nature, son explication mythique avec la critique historique; sa *Vie de Jésus à l'usage du peuple allemand* n'en a pas moins fait l'effet d'un anachronisme¹.

Mais si Baur avait saisi le défaut de la cuirasse dans Strauss, d'autres critiques devaient apparaître à leur tour pour signaler les lacunes et les vices de son propre système. Il avait fallu tout l'engouement qu'avait suscité en Allemagne la philosophie de Hegel pour qu'on ne s'aperçût point de prime abord qu'on ne fait pas l'histoire avec des abstractions et que rien n'est plus positif qu'un fait. Quand le premier mouvement d'enthousiasme aveugle fut tombé, quand l'hégélianisme fut passé de mode, on remarqua sans peine que les conclusions de Baur n'étaient point le résultat de recherches historiques sérieuses, mais les déductions logiques d'un principe, posé à l'avance comme une sorte de *postulatum*. On remarqua en même temps que si le système de Strauss était incomplet, celui de Baur ne l'était guère moins. La personne du Sauveur l'embarrasse, il ne peut l'expliquer par le pétrinisme et le paulinisme, et, en dehors de

¹ A. Sabatier, dans l'*Encycl. des sciences relig.*, t. II, p. 119-120.

cette invention, son esprit est à court. Il s'efforça bien de persuader que, dans son système, la personne de Jésus pouvait et même devait être logiquement négligée, mais le sophisme était trop grossier et, en l'affirmant tout haut, il ne pouvait s'empêcher de penser tout bas qu'expliquer le Christianisme sans le Christ, c'était une contradiction jusque dans les termes. Il chercha donc à se faire sur le Sauveur une opinion qu'il pût mettre en harmonie avec son système; ce fut en vain : malgré ses efforts, il n'y réussit pas. Jusqu'à la fin de sa vie, il demeura flottant, indécis sur ce point capital. Quelle a été la doctrine de Jésus-Christ? Qu'ont reçu les Apôtres de l'enseignement de leur maître? A quel degré a-t-il influé sur leur prédication et sur le pétrinisme? Jamais Baur n'a répondu ni pu répondre à ces questions essentielles. Dans le dernier article qu'il publia quelques mois avant sa mort sur la *Notion du Fils de l'homme*¹, son langage est aussi vague et aussi contradictoire, au sujet de la personne du Sauveur, qu'au début de sa carrière scientifique. Strauss avait fait la critique de l'histoire évangélique sans la critique des Évangiles; Baur fit la critique des Évangiles sans la critique de l'histoire qu'ils nous ont racontée².

Non seulement le chef de l'École de Tubingue a négligé l'étude du caractère et de la doctrine de Jésus, il a aussi passé sous silence ses œuvres. Il y a en effet un

¹ Dans la *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, de Hilgenfeld, 1860, Heft 3, p. 274 et suiv.

² S. Berger, *F. C. Baur*, p. 32.

autre point non moins embarrassant pour Baur que la personne de Notre-Seigneur, dans l'histoire des origines du Christianisme, c'est le miracle. Il s'est toujours efforcé de le reléguer dans l'ombre, à cause de l'impuissance où il était d'en fournir une explication satisfaisante. Depuis la publication des *Fragments de Wolfenbüttel* jusqu'à lui, la question du surnaturel avait toujours occupé la première place dans les discussions du rationalisme. Reimarus avait dédaigneusement repoussé les prodiges comme des impostures; Eichhorn et Paulus les avaient réduits à de simples faits naturels, défigurés ou transfigurés; Strauss avait tenté de les faire évanouir en les transformant en mythes. Pour la nouvelle exégèse, tout semblait ainsi se ramener à savoir si Jésus, Moïse, les prophètes, les Apôtres avaient été de véritables thaumaturges. Avec Baur tout change. Dans sa pensée, le pétrinisme et le paulinisme absorbent tout. Toutes les fois que le conflit entre les judaïsants et les non-judaïsants se mêle à un point d'histoire, ce point prend à ses yeux des proportions importantes, mais dès qu'il y est étranger, la difficulté lui semble non avenue. C'est ainsi que le miracle a peu ou point de place dans ses nombreux écrits. L'antagonisme des deux partis de l'Église primitive est pour lui le *Sésame, ouvre-toi*, des contes arabes. Quand il peut lui servir à son gré à résoudre un problème, il l'aborde en triomphateur; mais quand la porte reste close, il n'essaie même pas d'entrer et se retire. Cependant on ne peut éluder le miracle dans la critique des Évangiles. Les générations chrétiennes qui se sont succédé pendant dix-huit siècles ont cru à la divinité de

Notre-Seigneur, parce qu'il l'avait prouvée par ses prodiges; on doit au moins leur montrer qu'elles ont été le jouet d'une illusion. En reculant devant le surnaturel, Baur a donc avoué son impuissance à en rendre compte. Lorsque, dans son *Histoire des trois premiers siècles de l'Église*, il a rencontré sur son chemin la résurrection de Jésus-Christ, ce signe le plus grand de tous¹, il a été contraint d'écrire les lignes suivantes qui sont la condamnation la plus formelle de toutes ses théories :

Examiner ce qu'est en soi la Résurrection est en dehors du cercle des recherches de l'histoire. L'historien doit s'en tenir à ceci que, pour la foi des disciples, la Résurrection fut un fait d'une certitude assurée et tout à fait inébranlable. C'est sur cette foi que le Christianisme a posé d'abord le ferme fondement de son développement historique. Ce que présuppose l'histoire pour expliquer toute la suite des événements, ce n'est pas tant la réalité de la Résurrection de Jésus que la foi des disciples à cette Résurrection².

Comme si la vérité même du Christianisme ne dépendait pas de la réalité de ce miracle, d'après le témoignage exprès de Jésus-Christ et des Apôtres eux-mêmes³; comme si saint Paul n'avait point dit : « Si le Christ n'est point ressuscité, vaine est votre foi⁴ ! »

Quant au fond même de la thèse de l'École de Tubin-

¹ Matt., xii, 39; xvi, 4; Luc, xi, 16, 29.

² *Kirchengeschichte der drei ersten Jahrhunderte*, 1863, p. 39-40.

³ Act., ii, 32; iii, 15, 26; iv, 10; v, 30; xvii, 31; xxv, 19, etc.

⁴ I Cor., xv, 17; cf. 11-22. Voir plus haut, p. 455.

gue, savoir l'antagonisme entre les judéo-chrétiens et les païens convertis, rien n'est plus faux que d'en faire sortir le Christianisme. L'opposition de vues et de doctrine entre les Douze et saint Paul n'a point été ce que le suppose Baur. Il exista entre les prédicateurs de la foi nouvelle des divergences de sentiments et, sur certains points, de conduite; elles tenaient à la diversité des caractères, des goûts et des origines comme aux difficultés inhérentes à toute fondation, mais jamais elles ne furent profondes, et nous en savons parfaitement l'histoire. Ce furent les Douze, formant non seulement la majorité mais la presque totalité du concile de Jérusalem, qui décidèrent avec saint Paul que la loi mosaïque ne devait pas être imposée aux Gentils devenus chrétiens¹. Le premier païen fut converti et baptisé, non par saint Paul mais par saint Pierre². Et en ce qui concerne le trait le plus caractéristique de la religion nouvelle, son universalité, l'histoire ne doit pas en faire honneur à l'Apôtre des Gentils, comme le prétend faussement l'École de Tubingue, mais au fondateur même du Christianisme, car c'est Jésus-Christ qui a dit à ses disciples : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc et enseignez toutes les nations³. » Celui qui nous a conservé ces paroles du Maître, ce n'est pas saint Luc, l'évangéliste paulinien, c'est saint Matthieu, l'évangéliste des judaïsants, d'après les théories de Baur; et saint Marc,

¹ Act., xv.

² Act., x-xi.

³ Matt., xxviii, 18-19. Strauss dit lui-même qu'on a eu tort de considérer ce passage comme interpolé, *Vie de Jésus*, t. II, p. 646.

si estimé par la plupart des membres de l'École de Tubingue, nous apprend également que le Seigneur ordonna à ses Apôtres d'aller prêcher son Évangile à tous les peuples de l'univers¹.

¹ Marc, xvi, 15. L'authenticité de la fin de l'Évangile de saint Marc est contestée par les critiques, mais Strauss lui-même observe : « L'affirmation (de ceux qui nient) est douteuse à cause de l'absence de motifs critiques décisifs, et encore plus à cause de l'interruption que cela produirait dans la conclusion, puisque l'Évangile se trouverait finir par ce membre de phrase : *Car elles furent saisies de craintes, ἐπέσειοντο φόβου.* » *Vie de Jésus*, t. II, p. 589. Nous reviendrons au tome V sur cette question.